

*Editions La Gauloise*



Texte

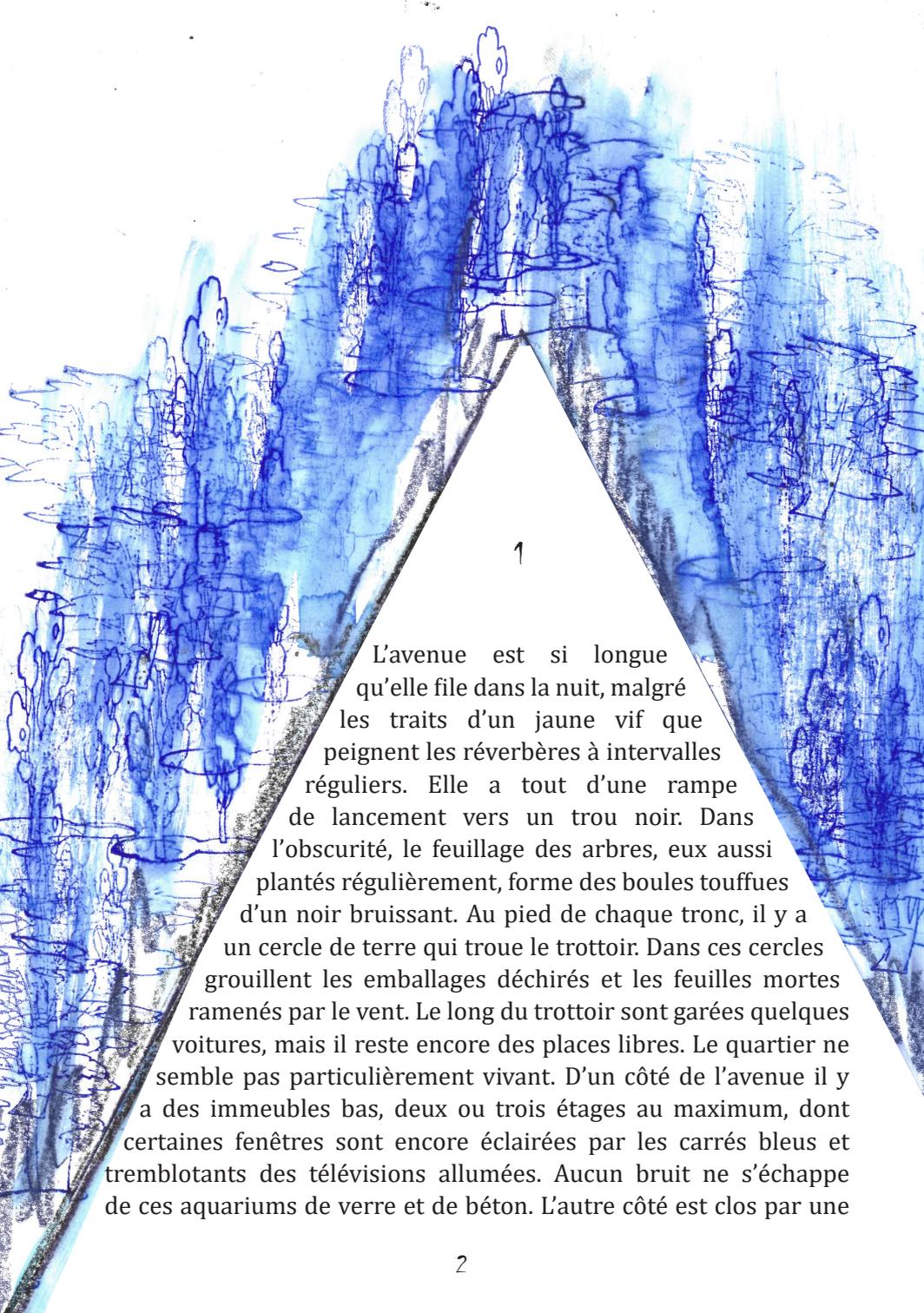
Franck  
Petruzzelli

Illustrations

Vincent  
Ladade

# Le désir d'après

Les Editions la Gauloise



1

L'avenue est si longue qu'elle file dans la nuit, malgré les traits d'un jaune vif que peignent les réverbères à intervalles réguliers. Elle a tout d'une rampe de lancement vers un trou noir. Dans l'obscurité, le feuillage des arbres, eux aussi plantés régulièrement, forme des boules touffues d'un noir bruisant. Au pied de chaque tronc, il y a un cercle de terre qui troue le trottoir. Dans ces cercles grouillent les emballages déchirés et les feuilles mortes ramenés par le vent. Le long du trottoir sont garées quelques voitures, mais il reste encore des places libres. Le quartier ne semble pas particulièrement vivant. D'un côté de l'avenue il y a des immeubles bas, deux ou trois étages au maximum, dont certaines fenêtres sont encore éclairées par les carrés bleus et tremblotants des télévisions allumées. Aucun bruit ne s'échappe de ces aquariums de verre et de béton. L'autre côté est clos par une

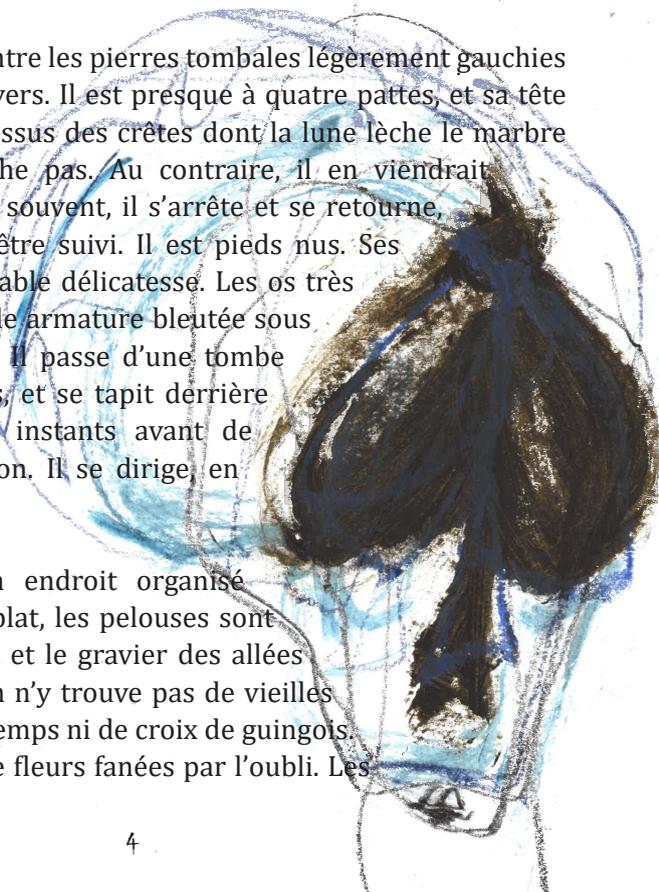


grille. Les barreaux s'élèvent jusqu'à trois mètres de hauteur et sont couronnés par des as de pique en fer forgé. L'espace entre chaque barreau est juste assez large pour laisser passer un chat, mais on n'en voit aucun. L'avenue baigne dans un halo pesant qui occulte les étoiles. Au loin, on entend la rumeur étouffée des grands boulevards.

Le bruit de pas, arythmique, qui s'arrête pour reprendre, qui titube avant de ralentir, se répercute avec d'autant plus de poids qu'il est le seul signe de vie dans l'avenue. Au même moment, derrière la grille, il y a aussi du mouvement. Furtif, on pourrait croire qu'il est provoqué par le bruit inattendu. Qu'il en est sa réponse. Quand un rire de gorge éclate, le mouvement cesse. Bientôt un autre rire, plus aigu, vient faire écho au premier. De l'autre côté de la grille mais encore loin des barreaux émerge la tête d'un garçon dans la pénombre.

Le garçon se faufile entre les pierres tombales légèrement gauchies par la répétition des hivers. Il est presque à quatre pattes, et sa tête se devine à peine au-dessus des crêtes dont la lune lèche le marbre ancien. Il ne se dépêche pas. Au contraire, il en viendrait presque à ramper. Très souvent, il s'arrête et se retourne, comme s'il craignait d'être suivi. Il est pieds nus. Ses pieds sont d'une incroyable délicatesse. Les os très fins dessinent une fragile armature bleutée sous l'enveloppe de la peau. Il passe d'une tombe à une autre, aux aguets, et se tapit derrière chaque stèle quelques instants avant de reprendre sa progression. Il se dirige, en zig-zag, vers la grille.

Le cimetière est un endroit organisé rationnellement. Il est plat, les pelouses sont soigneusement tondues et le gravier des allées parfaitement ratissé. On n'y trouve pas de vieilles tombes rongées par le temps ni de croix de guingois. Pas d'herbes folles ni de fleurs fanées par l'oubli. Les





groupes  
les épitaphes commencent

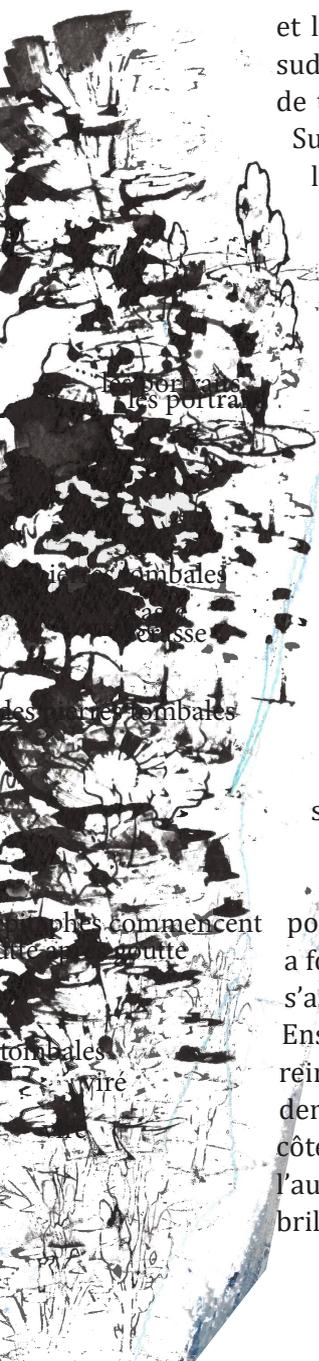
les mausolées, plus innombrables

couvert de crasse  
crasse

les traits  
ont

soient redoublés  
d'

viré  
viré  
viré  
viré



mausolées, plus imposants, sont regroupés côté nord, et le garçon leur tourne le dos. La partie orientée au sud, qui donne sur l'avenue, est occupée par des carrés de tombes un peu plus vieilles mais à peine abîmées.

Sur certaines sont enchâssés des médaillons dont le verre de protection est couvert de crasse. Les portraits ont viré du sépia au flou artistique. Les épitaphes commencent à s'effacer. Les massifs qui y fleurissent sont majoritairement en plastique. C'est la preuve que plus grand monde ne vient de ce côté, à part pour changer les cyclamens artificiels une fois par an. L'indifférence se manifeste dans la négligence. Elle est une fontaine au bec de laquelle s'écoule l'absence, goutte après goutte. En se dissimulant dans ce verger stérile, le garçon fait voler un peu de poussière. Il s'arrête finalement à la lisière des pierres tombales. Il contemple l'espace qui le sépare encore de la grille, vingt mètres de pelouse alanguie et d'arbustes. Il reconnaît les lauriers-roses acérés, le buis épais et les troènes un peu mous. Il guette quelque chose, tout en tendant l'oreille aux bruits de pas, avant de s'aventurer au-delà.

L'homme et la femme sont passés devant le grand portail du cimetière sans y prêter attention. L'homme a fourré une main dans la poche de son pantalon pour s'assurer que les clés de sa voiture y étaient encore. Ensuite il en a sorti sa main et il l'a posée au creux des reins de la femme, qui a gloussé. Ils ne regardent pas derrière eux, ni vraiment devant, et pas du tout sur les côtés. Ils se regardent, leurs têtes penchant l'une vers l'autre, un peu brouillées. Ils se sourient et leurs dents brillent comme de minuscules perles humides.

Un sourire barre le visage du garçon qui continue à louvoyer pour se rapprocher des grilles. Une brume diaphane s'est levée dans l'avenue, trouée de temps en temps par les phares d'une voiture qui passe sans ralentir. On entend à peine chuintier les moteurs. Le ciel a viré du violet foncé au noir total. Les cônes orangés des réverbères le tranchent désormais avec violence. L'homme enlace la femme et ils éclatent de rire. Il la serre contre lui, elle se blottit contre sa large poitrine, alors il l'embrasse, à la volée, et le silence retombe d'un coup. Le garçon écarquille les yeux. Il se rapproche en rampant. Il a quitté l'abri des pierres tombales. Dissimulé derrière un épais buisson de laurier-rose, il sent la chaleur de l'excitation se diffuser au fond de son ventre. Le couple est à moins de dix mètres. L'homme a amené la femme tout contre les grilles, et une de ses mains s'est enroulée autour d'un barreau. Les ongles vernis, sombres, semblent laqués de nuit étoilée. La lumière en dégouline, se répercute sur le trottoir en légers éclats

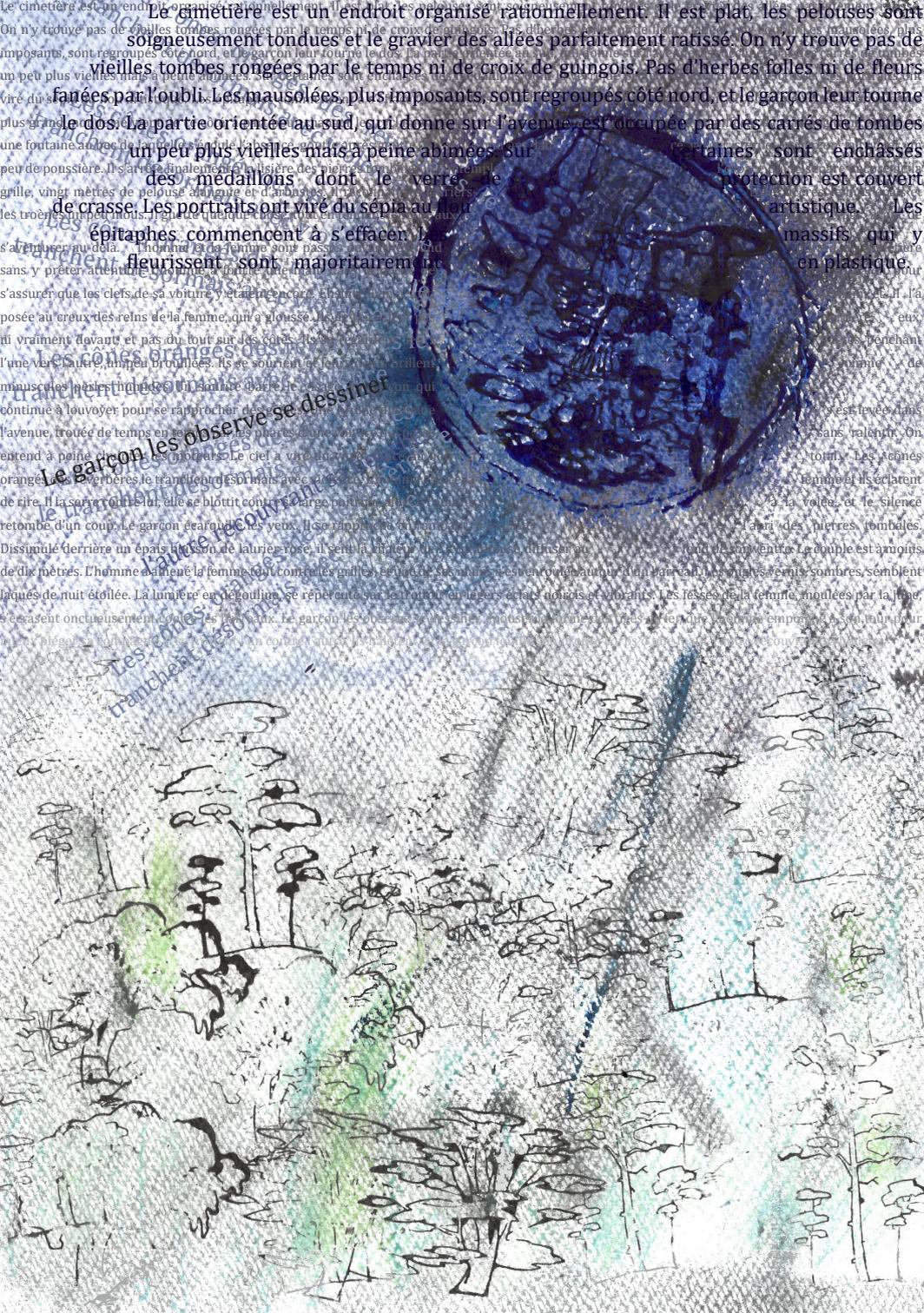
noircis et vibrants. Les fesses de la femme, moulées par la jupe, s'écrasent onctueusement contre les barreaux. Le garçon les observe se dessiner, épouser la forme des tiges de fer, que l'homme empoigne à son tour pour mieux piéger sa compagne. Il se frottent l'un contre l'autre, ils halètent, et le garçon fouille son propre corps d'une main, l'autre recouvrant sa bouche.

« Arrête, » dit soudain la femme. Sa voix est étouffée, gémissante.

« Pourquoi ? » se plaint l'homme.

« Pas ici, c'est tout, » lui répond-elle.

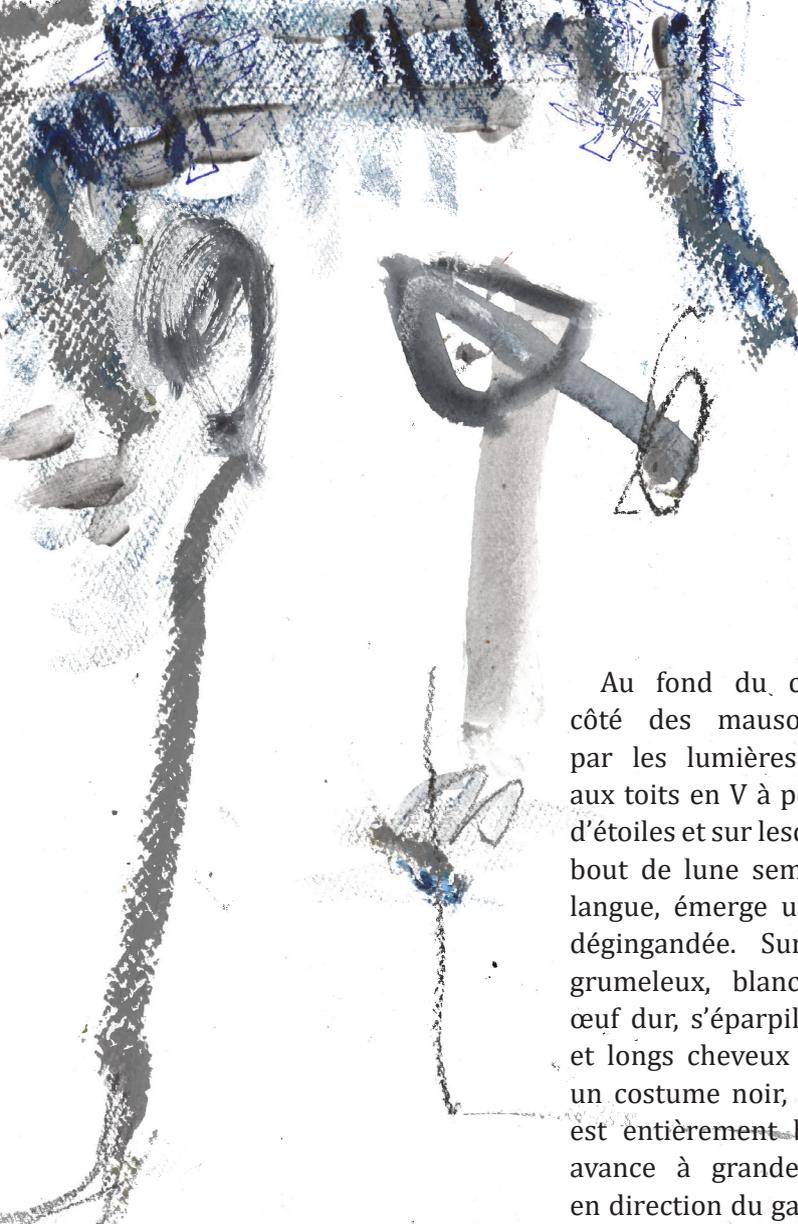




Le cimetière est un endroit organisé rationnellement. Il est plat, les pelouses sont  
 soigneusement tondues et le gravier des allées parfaitement ratisé. On n'y trouve pas de  
 vieilles tombes rongées par le temps ni de croix de guingois. Pas d'herbes folles ni de fleurs  
 fanées par l'oubli. Les mausolées, plus imposants, sont regroupés côté nord, et le garçon leur tourne  
 le dos. La partie orientée au sud, qui donne sur l'avenue, est occupée par des carrés de tombes  
 un peu plus vieilles, mais à peine abîmées. Sur  
 des médaillons dont le verre de protection est couvert  
 de crasse. Les portraits ont viré du sépia au noir  
 artistique. Les  
 épitaphes commencent à s'effacer  
 massifs qui y  
 fleurissent sont majoritairement  
 en plastique.

Le garçon les observe se dessiner  
 dans l'avenue, trouée de temps en temps par des voitures qui passent  
 et le ciel a viré du gris au bleu, au orange.  
 Le garçon les observe se dessiner  
 dans l'avenue, trouée de temps en temps par des voitures qui passent  
 et le ciel a viré du gris au bleu, au orange.  
 Le garçon les observe se dessiner  
 dans l'avenue, trouée de temps en temps par des voitures qui passent  
 et le ciel a viré du gris au bleu, au orange.

Les coins se recouvrent  
 d'herbes folles et de fleurs fanées par l'oubli.  
 Les mausolées, plus imposants, sont regroupés côté nord, et le garçon leur tourne  
 le dos. La partie orientée au sud, qui donne sur l'avenue, est occupée par des carrés de tombes  
 un peu plus vieilles, mais à peine abîmées. Sur  
 des médaillons dont le verre de protection est couvert  
 de crasse. Les portraits ont viré du sépia au noir  
 artistique. Les  
 épitaphes commencent à s'effacer  
 massifs qui y  
 fleurissent sont majoritairement  
 en plastique.



Au fond du cimetière, du côté des mausolées oubliés par les lumières de la ville, aux toits en V à peine piquetés d'étoiles et sur lesquels pend un bout de lune semblable à une langue, émerge une silhouette dégingandée. Sur son crâne grumeleux, blanc comme un œuf dur, s'éparpillent de rares et longs cheveux gris. Il porte un costume noir, dont la veste est entièrement boutonnée. Il avance à grandes enjambées en direction du garçon, sans un bruit. Ses lèvres sont plissées, ses joues creuses et ses yeux d'un noir profond. Le long de son corps se balancent ses bras d'une longueur démesurée.

« Pas ici », souffle la femme.

L'homme claque des lèvres et détourne le regard. Elle a raison, mais il est bien trop fier pour lui avouer qu'en effet, c'est morbide.

Le garçon lance les bras en l'air et lève les yeux au ciel. Sa bouche s'ouvre en grand et il pousse un long soupir. Sa déception est intense. Déjà le couple se sépare, ils ont l'air gêné. L'homme dit, « je te raccompagne, » et la femme hoche la tête. Elle ajoute gentiment, « on se voit demain. »

Ils marchent vers une voiture garée le long de l'avenue. Le garçon pense qu'ils sont vraiment stupides. Vraiment cons, quoi. Demain. Comme si demain existait. Il sort à moitié de derrière sa cachette pour les suivre du regard. Chacun prend sa place, chacun laisse entre soi et l'autre une infime distance, qui ne cessera ensuite de grandir. C'est inévitable. Ils viennent tout juste de quitter la vie et se rapprochent sans le savoir de la mort. Voilà ce que pense le garçon, du haut de ses treize ans. Il a froid et frissonne, fait mine de cracher par terre. Ça valait bien la peine de faire le mur, de se glisser entre les tombes, de se cacher, de se donner tant de mal, enrage-t-il. Cette fois, il pensait vraiment découvrir les mystères de l'amour, mais une nouvelle fois la vie s'est dérobée devant lui. La vie, inconsciente de sa fragilité, a fait volte-face et a remis ses projets au lendemain. Un lendemain dont le garçon sera absent. Combien de temps devra-t-il attendre, désormais, avant qu'un tel spectacle ne puisse se reproduire aux abords du cimetière ?



Dans son dos, l'homme s'arrête, toujours aussi silencieux. Il contemple les omoplates du garçon et sa bouche aussi fine qu'une lame de couteau se tord en un pli amer. Aussi coupant que les bords d'une enveloppe. Il mesure plus de deux mètres et ne projette aucune ombre. Il attend assez longtemps, très calme, jusqu'à ce que le garçon prenne conscience de sa présence massive et commence à se retourner. Alors il dit, d'une voix caverneuse et très basse, « ah te voilà, sale gosse! Je t'ai cherché partout ! »

Le garçon sursaute. Il n'a l'air ni surpris, ni effrayé. Simplement, son visage accuse une nouvelle déception. Rien de plus difficile que d'échapper aux morts. Le vieil homme ne fait pas un geste mais se retourne, avant de dire, « suis-moi, on rentre à la maison. »

Les jambes raides mais puissantes, il contourne les pierres tombales et prend l'allée qui mène aux mausolées. Le gravier ne roule pas sous ses pieds. Après un court instant passé à ruminer, le garçon lui emboîte le pas. Ils rentrent à la maison.



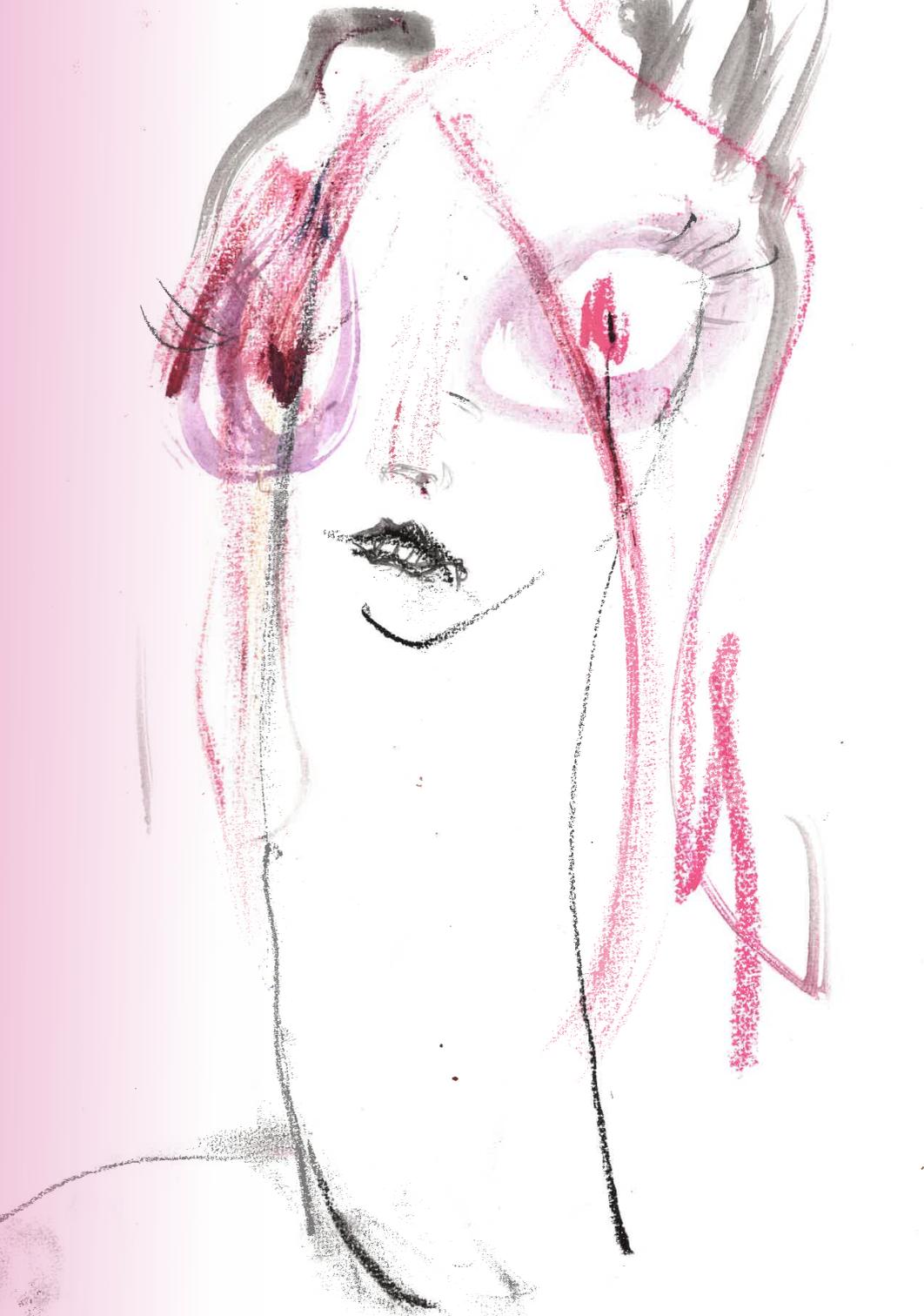


















La tribu avait attendu la tombée du soir pour prendre la direction du cimetière. Ils transportaient des sacs arborant fièrement les logos de différentes marques d'hypermarché. Ceux-ci dissimulaient profusion de bières, whisky, vodka, jus de fruits et bougies, ainsi que des paquets de chips, gâteaux et autres biscuits apéritif. En chemin, ils croisèrent une très belle femme malgré son visage morose et son allure incertaine. Ils la contournèrent poliment afin de laisser le trottoir à sa disposition. Elle s'engouffra sans les remercier dans l'immeuble qui faisait face au portail d'entrée du cimetière. Deux des membres de la tribu se retournèrent et la détaillèrent de la tête aux pieds, les yeux écarquillés (la langue pendante, dirait plus tard Giulia, acerbe), jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans la cage d'ascenseur, sans même leur avoir jeté un dernier regard.

Morella remarqua qu'elle tenait un petit sac dont la provenance ne faisait aucun doute. Ils parièrent alors sur le contenu. « Des préservatifs, » gloussa Jean Le Baptiste.

« Pff, plutôt de l'aspirine, » le rabroua Giulia, avant que Morella ne donne son avis d'une façon tellement péremptoire que cela mit fin à la conversation.

« Un test de grossesse ! » affirma-t-elle.

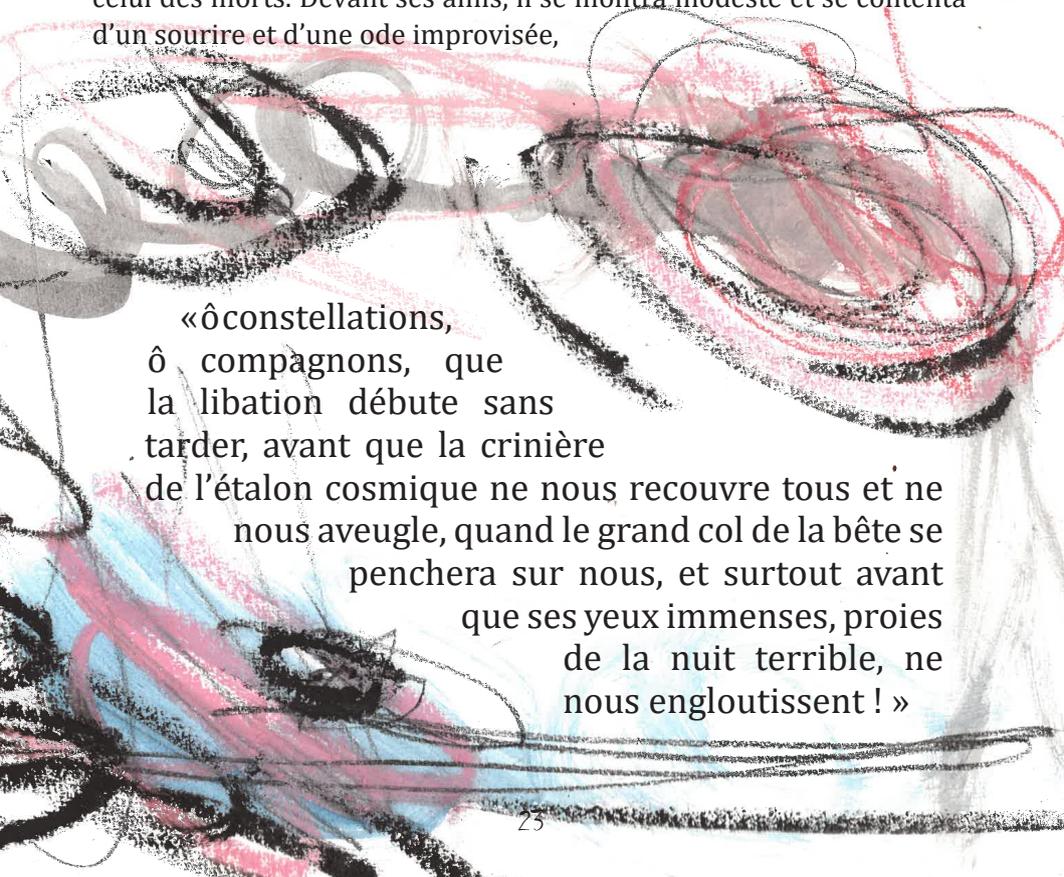
Ensuite Blackwood, qui n'avait pas eu le temps de s'exprimer sur la nature des achats pharmaceutiques de la femme fatale, prit la main de Morella. « Tu aurais pu me laisser la possibilité de jouer aux devinettes, non? » lui reprocha-t-il. En guise de réponse, elle lui tira la langue avec affection. Par mimétisme, Jean Le Baptiste essaya de prendre à son tour la main de Giulia, sans succès. La jeune fille se déroba adroitement, l'air de rien. Alors, autant par bravade qu'animé par le désir d'effacer la sensation nauséuse de cet échec, JLB prit la tête de la tribu et les conduisit loin du portail, cadencé à cette heure

tardive. Ils longèrent un mur d'enceinte trop haut et trop lisse pour être escaladé, mais qui finissait par se perdre dans une haie de cyprès particulièrement dense. « C'est là, » leur annonça-t-il enfin. Là, le mur n'était en réalité plus qu'un muret, et entre les cyprès, il y avait une entaille ténébreuse. Ils se baissèrent et rampèrent derrière leur guide. Une fois de l'autre côté, devant un paysage de tombes enchevêtrées sous la seule lumière des étoiles, ils se relevèrent et poussèrent des cris de victoire.

« JLB, tu es un champion ! »

« Carrément le meilleur ! »

Même Giulia se fendit d'une onomatopée impressionnée. Jean Le Baptiste, apprenti paysagiste, était venu plusieurs fois tailler les haies en compagnie de son patron dans le cimetière, de jour bien sûr, et avait repéré cette brèche, ce passage secret entre le monde des vivants et celui des morts. Devant ses amis, il se montra modeste et se contenta d'un sourire et d'une ode improvisée,



« ô constellations,  
ô compagnons, que  
la libation débute sans  
tarder, avant que la crinière  
de l'étalon cosmique ne nous recouvre tous et ne  
nous aveugle, quand le grand col de la bête se  
penchera sur nous, et surtout avant  
que ses yeux immenses, proies  
de la nuit terrible, ne  
nous engloutissent ! »

« Tu as fumé avant de venir ? Tu ne nous as pas attendus, salaud ! » le rabroua Blackwood tout en le poussant de l'épaule. JLB chancela et lui adressa un clin d'œil malicieux.

Ils déambulèrent de leur démarche chaloupée et fière, caractéristique de la tribu, entre les pierres tombales effritées par l'ennui plus que par l'oubli. Ils lisaient quelques noms au passage, notaient une date, calculaient la durée d'une vie, sans jamais se sentir concernés par les témoignages étalés à leurs yeux. Blackwood, leur aîné, avait vingt ans. La plus jeune, Giulia, n'avait pas encore fêté sa majorité. Rien de ce que les pierres clamaient (brièveté et fragilité de l'existence) ne semblait les concerner.

« Celui-là, il est mort avant d'avoir appris à parler, » fit Blackwood, goguenard, heureux de sa trouvaille.

« Et celui-ci a vécu autant que nous quatre réunis ! » renchérit Morella.

« Venez voir, il y a des champignons dans le coin ! » les interrompit Giulia, à genoux derrière une stèle.

Jean Le Baptiste fut le plus prompt à la rejoindre et observa les champignons, dont les chapeaux opalescents dégoulinèrent de rosée lunaire.

« Ne les touche pas, ils sont empoisonnés ! » se récria-t-il très professionnellement. Effrayée, Giulia se releva d'un bond et s'éloigna du danger en trébuchant. Elle frota nerveusement ses mains sur le tissu de son jean effiloché.

« Merde, quelle saloperie... »

Le regard de JLB croisa celui de Blackwood et ils furent incapables de retenir leur rire. Ils s'esclaffaient encore quand Giulia passa devant eux, furieuse, et s'enfonça vers le centre du cimetière, Morella sur ses talons.

« Hé les filles, attendez-nous ! » leur lança Blackwood.

« Ne commencez pas sans nous, » ajouta JLB en écrasant les champignons sous son talon.

Ils ne cherchèrent pas longtemps un endroit propice à leurs projets.

Le monument leur apparut au détour d'une allée, empierré dans la nuit étincelante. Ils en restèrent bouche bée.

« C'est vieux, ce truc, » soupira Blackwood.

« Trop, mon pote, » fit Jean Le Baptiste.

« C'est l'idéal ! » s'exclama Morella qui alluma une cigarette d'un mouvement assuré et presque adulte.

Giulia fut la première à entrer dans le cercle de colonnes. Elles étaient en marbre, hautes de deux mètres, et entre elles on avait planté des lauriers-roses pour combler l'espace vide. Elles définissaient une esplanade d'environ douze mètres de diamètre, autour de laquelle étaient disposés des bancs de pierre aux pieds recouverts de mousse. Sur chaque banc, on distinguait un mot gravé en lettres gothiques.

« Je prends Méditation ! » claironna Giulia.

« Contemplation, » fit JLB.

Blackwood déchiffra méticuleusement plusieurs bancs avant d'opter avec satisfaction pour « Incantation. »

« J'hésite entre Silence et Sérénité, » souffla Morella, entourée de volutes de fumée.

« Tu ne veux pas rimer avec nous ? » lui demanda Blackwood, faussement déçu.

« J'affirme ma singularité devant la tribu, » rétorqua-t-elle.

Ils la huèrent en déballant leurs sacs.

Bien que plus ou moins éloignés les uns des autres, ils se trouvaient tous à la même distance de la statue centrale, qui s'élevait au milieu de l'esplanade. Ils s'étaient tous arrangés pour lui faire face, comme s'ils avaient cherché, inconsciemment, à ne pas quitter sa figure sinistre des yeux. La statue était en bronze. À ses pieds avaient poussé des mauvaises herbes que personne n'avait enlevé. Quand on lui en fit la remarque, JLB haussa les épaules.

« Je ne bosse pas dans ce coin, foutez-moi la paix ! Qui c'est qui roule? »

Morella leva un doigt impérieux.

« Moi ! » affirma-t-elle. Elle fouilla les poches de son long manteau en cuir, croisa ses jambes gainées de bas noirs et ramena ses longs cheveux aile de corbeau en arrière une fois le sachet d'herbe remonté

des profondeurs de ses vêtements. Pendant qu'elle roulait le premier joint de la soirée, Blackwood faisait passer les bouteilles et Giulia distribuait des gobelets. JLB ouvrit deux paquets de chips avec fracas.

Plus tard, alors que leur excitation était retombée, qu'ils étaient devenus contemplatifs et que Blackwood avait rejoint Morella sur le banc estampillé Silence afin d'enrouler son bras mince autour de sa nuque, Giulia marmonna, « putain, mais elle est vraiment horrible cette statue, vous ne trouvez pas ? »

Jean Le Baptiste, qui mourait d'envie d'imiter les deux autres membres de la tribu et de rejoindre l'élue de son cœur sur son banc et de dérouler son bras musclé le long de ses épaules, s'empressa de hocher la tête. Ses dreadlocks remuèrent comme des serpents, et Blackwood étouffa un rire en désignant la tête de JLB, « aussi moche que la Gorgone toute noire qui nous accompagne ! »

« Connard ! » s'amusa JLB.

« Raciste ! » se moqua Giulia. Qu'elle prenne sa défense, même pendant un innocent échange de vanes, réchauffa le cœur de JLB. Puis elle revint à son idée de départ et répéta, « non mais elle est vraiment horrible ! Qui a eu l'idée de mettre cette statue ici ? »

« Avant, ils avaient des goûts bizarres, ça c'est sûr, » remarqua Morella.

« Avant quoi ? » la questionna Blackwood, qui appréciait les précisions.

« Avant nous, » lui répondit-elle le repoussant d'une bourrade. Blackwood se laissa tomber par terre et roula en feignant des gémissements de douleur. En faisant le pitre, il finit par se retrouver tout contre le socle de la statue et se figea.

« Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? » lui demandèrent-ils en chœur.

Après un long silence pendant lequel Blackwood fit semblant de déchiffrer des hiéroglyphes, il leur annonça solennellement, « putain, les gars, c'est une tombe en fait ! »

« Merde ! » s'écria Giulia.

« N'importe quoi ! » fit JLB.

« Trop cool, » s'extasia Morella en recrachant un énorme nuage de fumée.

La statue, elle, n'avait pas réagi. Les voiles qui recouvraient sa chevelure et son front étaient demeurés immobiles. Même les toiles d'araignée qui en pendaient n'avaient pas vibré. Les yeux étaient deux trous noirs, et les mains jointes exprimaient la même prière à l'éternité. Dans son dos, les ailes se dressaient toujours en drapant le corps nu, dissimulant d'éventuels attributs de genre. Cependant, tout portait à croire qu'il s'agissait d'une effigie féminine.

« Constance, » lut à voix haute Blackwood, « le nom de famille est illisible, on dirait un nom russe, mais je vois qu'elle est née en 1800 quelque chose, et qu'elle est morte en 1927. »

« Mon grand-père n'était pas encore né, » soupira Giulia, admirative.

JLB la fixa, les yeux vitreux, sans pouvoir se détacher de son profil flou. Puis il lui demanda, de façon complètement inattendue, « il est encore vivant ? »

Bouche bée, elle se retourna vers lui, « bah oui, pourquoi pas ? »

« Les gars, » les interrompit Blackwood, « il y a quelque chose d'autre écrit en-dessous, attendez, j'enlève les herbes et la mousse... »

« JLB, tu laisses Blackwood travailler à ta place ? » le taquina Morella.

« C'est le travail d'un étudiant en Histoire, pas d'un jardinier, » lui répondit Jean Le Baptiste sur le même ton.

« C'est quoi alors ? » s'impatienta Giulia.

« C'est comme un poème, attends, » dit Blackwood, toujours allongé par terre, les mains déblayant complètement le socle de la statue dont le visage paraissait maintenant penché vers eux. Les trois autres membres de la tribu avaient quitté leurs bancs pour se rapprocher, chacun son gobelet dans la main et un joint ou une cigarette au coin de la bouche.

Blackwood imita une voix d'outre-tombe et lut, « car tu ne devras

éprouver aucun regret d'avoir quitté prématurément cette vie injuste...»

« Barré, c'est carrément glauque, » frissonna Giulia.

« Tu parles, trop classe, » souffla Morella.

« ... Il te sera dédié un mémorial inflexible, afin que tous se souviennent et que devant ton image chacun puisse méditer sereinement au funeste destin des hommes et des femmes qui arpentent cette terre de douleur... » continua Blackwood.

« Arrête, c'est trop gothique, ton truc, » ricana JLB.

« ... Un jour je reviendrai devant cette statue qui aura conservé plus que ton souvenir, car elle aura aussi préservé ta forme, et je la toucherai de mes doigts aimants et tu reprendras vie et nous connaîtrons l'éternité... »

Les deux filles de la tribu étaient bouche bée.

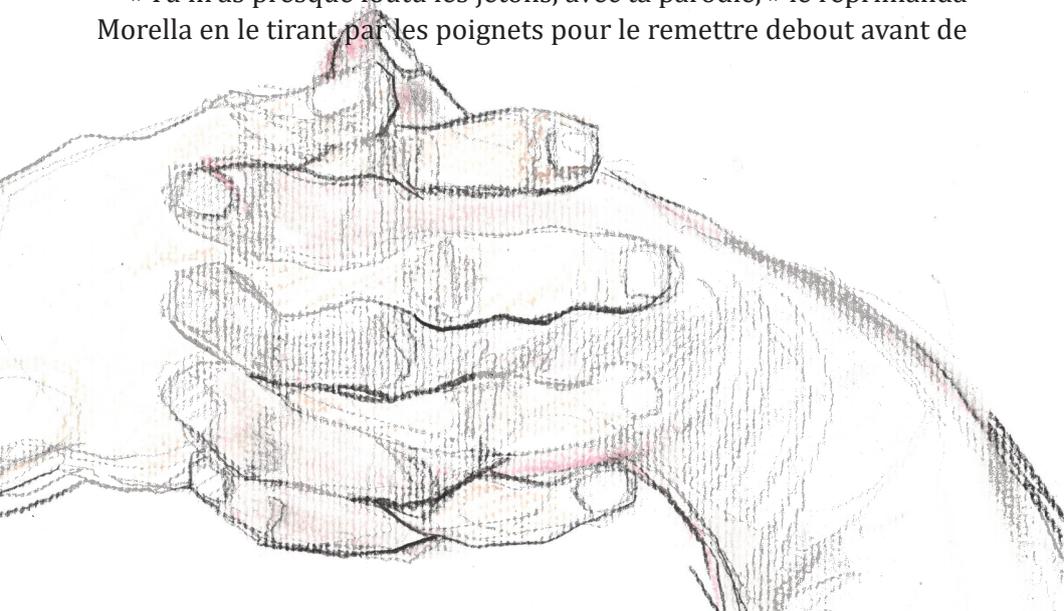
« Tu déconnes, » murmura JLB.

« ... Ton bien-aimé, par-delà les obscurs territoires de la mort, à jamais ton dévoué et fidèle, ... » poursuivit Blackwood sur le même ton sépulcral, imperturbable, « ... Jean Le Baptiste. »

À l'énoncé de ce nom familier, toute la tribu éclata de rire.

« Putain, mais tu es vraiment trop nul ! » le tança JLB, secrètement fier d'avoir été choisi pour illustrer la farce de Blackwood.

« Tu m'as presque foutu les jetons, avec ta parodie, » le réprimanda Morella en le tirant par les poignets pour le remettre debout avant de



l'enlacer et de le bourrer de petits coups de poing affectueux.

Blackwood arborait son large sourire de champion du monde.

« Je vous ai bien eus, » triompha-t-il. « Mais sérieux, il y a vraiment un truc bizarre d'écrit sur le socle, et c'est presque ce que je vous ai lu, à part la fin, » se défendit-il.

« Les gens sont vraiment trop étranges, » conclut Giulia en se blottissant sur un banc.

Blackwood emmena Morella en esquissant une valse maladroite jusqu'à un autre banc et l'embrassa fougueusement. Jean Le Baptiste, resté debout devant la statue, avala un grand verre de whisky pour couvrir le chuintement mouillé des deux langues qui s'enroulaient comme des tentacules baveux.

« Giulia, on se fait une bière ? » proposa-t-il pour atténuer les clappements labiaux de leurs deux amis, enhardis par les ténèbres.

Elle hocha la tête et il trouva enfin le prétexte lui permettant de la rejoindre. Elle se poussa et lui fit assez de place pour qu'il puisse s'asseoir. Leurs hanches et leurs cuisses se touchaient. JLB sentit immédiatement la chaleur qu'elle dégageait et décapsula les bières en essayant de contrôler son rythme cardiaque. Ils allumèrent un autre joint. Puissante, l'odeur de l'herbe les enveloppa.

« Tu crois aux fantômes, toi ? » lui demanda-t-elle.

Jean Le Baptiste arbora alors un air particulièrement sérieux, et Giulia avait l'impression qu'il était plongé dans ses souvenirs.

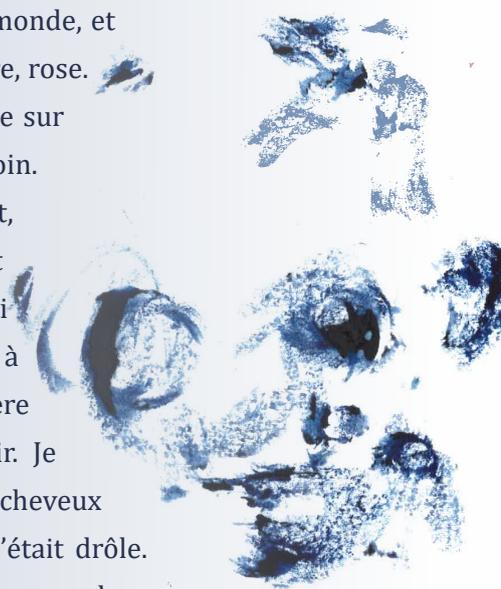
« Moi j'y crois, » l'encouragea-t-elle en frôlant sa main de ses doigts. Il frissonna et eut un mouvement instinctif de recul, avant de lui prendre délicatement la main.

Elle sursauta mais ne retira pas la sienne de cette étreinte timide et inattendue.

« Un jour, » commença JLB, songeur et ému, le cœur lui battant jusque dans la gorge, « j'ai vu un fantôme. Enfin, pas vraiment vu... Je ne sais pas, en fait. »

« Raconte, » le pressa Giulia, curieuse. Alors le jeune homme se lança.

« Quand j'étais à l'école primaire, une fille de ma classe a été renversée par une voiture et elle est morte. On avait sept ou huit ans, je ne me souviens pas bien. Je n'ai pas vu l'accident. J'attendais maman sur le trottoir, à la sortie. On courait et on criait tous, comme d'habitude. Les dames de service ne savaient pas trop où donner de la tête. La petite fille, je ne me rappelle pas son nom, a aperçu son papa de l'autre côté de la rue et elle s'est mise à courir. Je me suis retourné quand j'ai entendu le choc, comme tout le monde, et les cris. Il y avait un cartable par terre, rose. Pas de sang. La gamine était allongée sur le bitume, quelques mètres plus loin. On aurait pu croire qu'elle dormait, mais tous les adultes se précipitaient vers elle. Le conducteur était sorti de sa voiture mais n'arrivait plus à avancer. Il se raccrochait à la portière ouverte, comme s'il allait s'évanouir. Je me souviens de ses rares mèches de cheveux blancs qui flottaient dans le vent. C'était drôle. Son visage était encore plus blanc que ses cheveux. Je n'avais pas vraiment réalisé que la petite avait été renversée et était déjà morte. Et puis je l'ai vue se relever, naturellement, et regarder tous ces gens paniqués autour d'elle sans comprendre ce qui se passait. Quand son regard a croisé le mien, elle a souri et elle a couru vers moi. Ses cheveux blancs flottaient au-dessus de son crâne. Elle a couru en riant, et elle est passée devant moi en me disant, c'était pas mon papa finalement... Et c'est tout. Elle est retournée dans l'enceinte de l'école, et je l'ai perdue de vue dans la cour de récréation. L'instant d'après, ma





mère se jetait sur moi en pleurant et en poussant des soupirs soulagés. Je ne comprenais pas. Puis j'ai entendu la sirène qui hurlait, deux hommes qui se disputaient violemment, et j'ai vu la petite fille. Elle était toujours allongée par terre. Livide et molle. Morte. »

« Putain c'est trop flippant, » chuchota

Giulia.

« Ouais, je ne sais toujours pas qui ou quoi j'ai vu se relever et courir se réfugier dans l'école... Un fantôme ? Peut-être que j'ai rêvé tout ça ? » articula lentement JLB.

« Mais alors tu y crois ? Ou pas ? » le questionna Giulia en accentuant la pression de sa main sur la sienne, réalisant à peine qu'ils avaient entrelacés leurs doigts pendant ce récit.

« Vous faites quoi les amoureux ? » les interrompit brutalement la voix sarcastique de Blackwood. Au même moment ou presque, Morella poussa un hurlement strident. Giulia bondit comme si un ressort l'avait propulsée du banc et renversa sa bière sur la poitrine de JLB, qui croisa son regard épouvanté dirigé vers le centre de l'esplanade.

« Putain de bordel de merde, » s'étrangla Blackwood.

« C'est quoi ça ? C'est quoi ça ? » répéta une voix horrifiée parmi la tribu.

Paralysés par l'horreur et la stupéfaction, les quatre membres de la tribu fixaient la statue ailée érigée à la mémoire de Constance. Les orbites vides à la place de ses yeux brillaient. Ils brillaient si fort qu'ils projetaient de la lumière comme des pinces sur les dalles qui composaient le sol, et rayaient deux des bancs. La tribu se trouvait pile dans le faisceau de ces projecteurs surnaturels. Leurs estomacs étaient noués jusqu'à la gorge, plus aucun cri ne sortait de leurs bouches. Ils

ne parvenaient même plus à trembler. Alors la lumière de la lune et des étoiles disparut sous un banc de nuages noirs, et ils crurent voir la statue pivoter lentement, sa tête se pencher vers eux, et ses ailes se déployer. Blackwood fut le premier à détalé. Laissant sur place boissons et nourritures, copine et amis, il fit soudain volte-face et démarra un sprint dans le noir dont la vitesse d'exécution aurait pu le qualifier pour les jeux olympiques. Morella et Giulia le suivirent un instant plus tard, agitant les bras de manière désordonnée et abandonnant Jean Le Baptiste dans la lueur d'outre-tombe qui tombait des yeux de la statue et scintillait dans les dreadlocks qui s'étaient incroyablement dressés sur sa tête. Comme si la course avait libéré leurs diaphragmes, les deux filles hurlèrent à nouveau, appelant à l'aide, la police, Blackwood, maman, et même Dieu. JLB, peut-être hypnotisé par ce regard spectral posé sur lui, hésita à les suivre pendant une fraction de seconde. Puis il poussa un cri très aigu, « Giulia ! » et s'enfuit sans se retourner une seule fois. Il retrouva la tribu parmi les tombes et les encouragea en faisant de grands moulinets avec ses bras à le suivre jusqu'au passage. Blackwood fut le premier à s'engouffrer entre les cyprès, déchirant ses vêtements.

À suivre

